

Introduction

à une existence décomposée

C'est une histoire d'hallucination. La scène a lieu dans l'entre-deux-guerres, et débute dans un royaume sans gloire entre Carpates et Danube. Emil Cioran naît en 1911 dans un village de montagne transylvain, excentré au sein d'un prestigieux empire multiculturel qui n'allait pas tarder à s'effondrer. Fils d'un prêtre orthodoxe, Emil grandit heureux dans la maison familiale jouxtant le cimetière. Son enfance, il s'en construisit ultérieurement le souvenir d'un paradis perdu où dominaient ses escapades sauvages dans les champs et les montagnes désertes. Cette immersion heureuse dans un monde fruste s'interrompt définitivement avec son départ pour le lycée de la ville voisine à l'âge de dix ans. Cet éloignement d'un territoire, dont l'homme ne s'était pas encore rendu maître et possesseur, pour rejoindre la corruption propre aux espaces civilisés, ne signifia pour lui rien de moins qu'une catastrophe. Ce fut sa Chute. Son adolescence studieuse fut ponctuée de violents épisodes d'abattement, se traduisant par des crises de nerfs et de larmes. Vers ses dix-sept ans fut atteint un point de non-retour avec la présence envahissante et inéliminable d'un mauvais diable, ce double intérieur qui ne cessera de l'accabler et de torturer sa conscience. Commença ainsi la carrière adulte de celui qui ne put envisager d'autre voie que celle d'être un inconsolable, avec gravé en lui un mal sans nom et incurable.

Au début des années 30, il était un jeune étudiant de philosophie, brillant mais prématurément révolté par le formalisme abstrait de cette passion première. Dévorateur de livres et lui-même dévoré par un profond malaise, il se sentait aspiré par le sentiment de l'absurdité ou, plus profondément, de la nullité de toutes choses. Contemporain de la détresse morale de *la mort de Dieu*, il dérivait vers un nihilisme insatisfaisant, support d'humeurs contradictoires greffées à l'intuition obsédante du tragique de l'existence. La vie du jeune Cioran, métaphysiquement démoralisé, se partageait entre bibliothèques et insomnies. En substitut du sommeil et de l'assurance donnée par le savoir, ce fut une intuition incommunicable qui envahit ses nuits blanches, celle du néant.

Ces longues nuits sans échappées belles hors de la conscience travaillèrent à l'effacement de toutes ses défenses mentales, et le confrontèrent à la nudité d'une expérience totale, celle d'une subjectivité réduite à l'état zéro du vide et de son éternité. Le *carré blanc sur fond blanc*, il le vécut en lui-même dans un vertige répétitif, sans possibilité de dépassement. Rien ne le prédisposait donc à un état de stabilité intérieure, et il n'en disposera effectivement jamais. Le seul élément qui le soutint sans défection fut sa souffrance, une souffrance terrible et pathétique puisque strictement endogène, coupée de toute cause objective. Persuadé de n'être rattaché à rien ni à personne, Cioran se convainquit d'être un marginal dans un monde sans transcendance, mais saturé d'idéalismes en tous genres, plus illusoire les uns que les autres.

Ainsi se souvint-il, plus d'un demi-siècle après les faits, d'un épisode de sa jeunesse étudiante à Bucarest, à première vue assez anecdotique, mais qu'il n'hésita pourtant pas à retenir comme le « moment peut-être le plus extraordinaire de [sa] vie ». Âgé de vingt et un ans et anarchiste forcené, nous dit-il, le seul exutoire de sa consommation interne était alors la haine qu'il vouait au roi. Ce rejet était partagé par tout un éventail de groupes politiques hostiles à la jeune démocratie roumaine. Il prit l'habitude d'as-

sister aux discours d'un certain Martin Stefanescu, philosophe et membre de l'Archange Michel « une organisation qui était un mélange très étrange de fascisme, de mysticisme et de fanatisme religieux orthodoxe ». Si le jeune homme appréciait ces conférences, c'était moins pour en méditer pieusement le contenu que pour s'esclaffer de leur bêtise, en enregistrer le délire. Alors qu'un jour le rituel de la crise de rire se répéta, la situation prit une tournure inattendue. Écoutons Cioran :

« Nous nous assîmes au centre d'une grande salle et chaque fois qu'il lançait une de ses idées, je riais comme un fou. À un moment donné, il a dit : "Notre pays est menacé, et nous nous sacrifierons tous pour la patrie." Tous se mirent alors debout, sauf moi. Je restais assis et je me tordais de rire. Il a dit d'autres bêtises, et moi toujours : "Ha, ha, ha !" Je fus entouré, j'étais foutu. » (*E.*, 1984.)

Cioran ne dut d'éviter un lynchage qu'à la promptitude avec laquelle il s'enfuit de la salle et à l'intervention de la police. Sa faute ? Avoir brisé le charme en ne répondant pas présent à l'hallucination collective. Par la mise en indisponibilité de son corps hilare, il s'était désolidarisé de la communauté fantasmée par la célébration nationaliste. L'auteur de ce geste transgressif fut, selon ce qu'il nous rapporte, contraint de se cacher pendant un mois. Mais ce fut là peine perdue, il ne put qu'être rattrapé non pas par quelques hystériques pressés de lui régler son compte, mais par une attraction irrésistible pour cela même qui l'avait menacé. Son rire sacrilège ne put que différer son envoûtement par la matrice politico-mystique de l'Archange, avant que sa rencontre avec l'Allemagne hitlérienne ne scellât son absorption dans la sphère hallucinatoire d'une folie collective de plus grand format.

Un an plus tard, en novembre 1933, titulaire d'une bourse pour étudier en Allemagne, Cioran ne riait plus des excentricités aux-

quelles la quotidienneté l'exposait, bien au contraire, il décida d'en être le thuriféraire résolu.

« Je crois qu'il y a peu de gens – même en Allemagne – qui aient une admiration plus grande pour Hitler que moi-même. » (*AB.*, mars 1937.)

L'effet comique de l'Allemagne hitlérienne lui était étranger ; l'époque était au sérieux, celui d'un messianisme dont, pour son désarroi, son propre pays était dépourvu. Aussi son témoignage à vif porte-t-il les stigmates d'un emballement bien étrange, les vociférations du Führer valant bien, sans doute, le grotesque des propos aberrants d'un Martin Stefanescu. Les parades des jeunes hommes en uniformes et en bottes de cuir, à la symétrie pompeuse, ne le faisaient pas tordre de rire ni ne l'effrayaient mais le subjuguèrent, tout autant qu'elles le frustraient en regard de la faiblesse du nationalisme roumain. L'effervescence hypnotique du délire ambiant l'avait saisi, et loin d'en être répugné, il en exalta la force d'attraction magnétique et la barbarie. Le jeune anarchiste roumain était devenu un apprenti fasciste égaré dans des songes de grandeur mégalomanes. Du désengagement du monde notre homme s'était converti à un engagement pour un mouvement déterminé à avaler le monde. « Si j'avais écouté mes impulsions, je serais aujourd'hui fou ou pendu », estimait-il mi-lucide mi-ironique à la fin de sa vie dans ses *Aveux et Anathèmes*. Au vu du contenu de son ouvrage politique *Transfiguration de la Roumanie*, paru en 1936, et de la série d'articles destinés à des publications roumaines qu'il composa lors de ses tribulations à Berlin et à Munich, il eût été difficile de lui donner tout à fait tort¹.

Bien des années après son épisode allemand – son *passé honteux*, comme il est coutume de le *dénoncer* –, notre homme rejoignit le club relativement fermé des écrivains dont le prénom s'oublie et n'apparaît plus sur la couverture de leurs livres, leur seul nom repré-

sentant une œuvre à part, appelée à se préserver à travers la succession des générations. Ainsi Emil, désenvoûté de la prestidigitation fasciste et des sorts lancés par le mage Hitler, devint-il à l'heure de sa maturité littéraire reconnu sous le nom de Cioran.

Alors, pourquoi ? Quel fut le point de bascule intérieur qui s'opéra chez le jeune Emil Cioran pour que celui-ci se fit l'apologiste déterminé de la barbarie ? Et de quelle barbarie parlons-nous ?

Par quel enchaînement pervers et antinomique celui qui ne croyait en rien, méprisant au plus haut point la médiocrité de la chose politique pour ne s'intéresser qu'au seul problème qui vaille, celui de l'entremêlement obsédant de la vie et de la mort, put-il considérer qu'il n'y avait « rien de plus fade et triste qu'une jeunesse dépourvue de passion politique » ?

Au-delà du seul Cioran, cette destinée n'épousa-t-elle pas dans une large partie celle d'une Europe intellectuelle traversée par une onde de choc nihiliste sans précédent dans l'Histoire, une onde prompte à se transfigurer en une opération de saccage sur le théâtre d'opérations de la pensée ?

La présente étude esquissera des hypothèses, construites par la reconstitution de la pensée fragmentée de Cioran, telle du moins que ses écrits la dessinent. Là où de nombreux écrivains se contentent de revêtir une série de masques plus ou moins opaques Cioran, lui, s'est exercé comme personne à se les arracher ; au fond, le seul sujet de ses écrits, ce fut toujours et obstinément lui-même. Cioran fut l'archiviste accompli de ses états d'âme, ceux du présent comme du passé, et de leur interprétation. Aussi partiel ou esthétisant qu'il puisse être jugé, un tel effort de concentration et de lucidité sur soi ne peut que fasciner. Le lecteur est intrigué par ce parcours improbable où les intentions furieuses se mélangent aux renoncements inspirés par une acédie malade. Du *Cioran roumain* au *Cioran allemand*, du *Cioran allemand* au *Cioran français*, ce sont autant de passages, de styles, sur un fond d'ob-

sessions fidèles, qui affectèrent sa considération de soi et du monde. Ces allers-retours, perceptibles dans son œuvre, n'auront cessé d'imprimer souterrainement une marque inquiète sur la physiologie de ses pensées. C'est au moyen de vues obliques et parallèles sur ces différents temps que nous approcherons des vérités, en saisissant sur le vif les clairs-obscurs d'un esprit jamais avare à se surexposer. En somme, sera restituée la passion tout à la fois précaire et aiguësée pour *la barbarie* d'un homme au scepticisme paradoxal, qui s'hallucine en dément, mais reste incapable de le devenir. Une proposition forte soutient notre essai : l'engagement politique éphémère de Cioran du côté du pire n'obéit pas à une conviction idéologique ou politique, mais dérive d'un fond obsessionnel intime animé par une subjectivité trouble, inapte à s'accorder au réel et pourtant désireuse de s'y dépenser.

Un seul souhait a présidé à notre examen : comprendre. Une prétention vaine et puérile, une intrusion parasite où l'arbitraire stérile le dispute à l'impersonnel, aurait estimé Cioran avec un désintérêt agacé. Son injonction aurait été de nous occuper plutôt de nos propres pathologies ; mais l'intranquillité sans nom de notre hypermodernité n'est pas sans rapport avec l'objet et la source des divagations d'un jeune homme épuisé de sa présence au monde, sans espérance d'aucune sorte mais pourtant à la recherche de *quelque chose*.

Licencié de philosophie à la faculté de Bucarest, et détenteur d'une bourse d'études de la Fondation Humboldt, c'est en novembre 1933 que Cioran partit pour l'Allemagne où il séjourna à Berlin et à Munich. De retour en Roumanie en 1935, il accomplit son service militaire, puis enseigna pendant un an la philosophie au lycée de la ville de Braştov. Alors que son ouvrage *Lacrimi și Șfinți (Des Larmes et des Saints)*, « le livre le plus triste qui ait jamais été publié » pour reprendre l'expression de l'une de ses amies, fit scandale par sa tonalité blasphématoire, Cioran obtint en 1937 une nou-

velle bourse pour partir en France et y travailler sur sa thèse. Cette thèse, il ne l'acheva jamais, préférant sillonner avec passion le pays à vélo. Il ne retourna qu'une seule fois en Roumanie à la fin de l'année 1940, lors de l'accession au pouvoir de la Garde de Fer, et il repartit pour la France, dès février 1941, au moment où les Légionnaires furent violemment écartés du gouvernement par le maréchal Antonescu (ce bref séjour dans une Roumanie en proie aux agitations et aux violences, notamment contre les Juifs, Cioran n'en fit jamais mention et même le dissimula).

Définitivement apatride, Cioran ne revit jamais son pays ni les membres de sa famille. C'est lors de ces années 40, dans une France sous occupation allemande, que son évolution intérieure prit forme. Il abandonna son fanatisme politique désespéré pour adopter un état d'esprit d'une résignation absolue, tout aussi désespérée. Au sortir de la guerre, il s'évertua à grand-peine à traduire Mallarmé en roumain. Cet exercice audacieux n'aboutit pas, mais l'expérience ne fut pas infructueuse : le Cioran français était en germe. Sa conversion à la langue et à l'esprit français eut une valeur curative, ou du moins fut-elle l'opératrice d'une métamorphose profonde de ses aspirations et de sa représentation du monde. Ce *nouveau* Cioran fit son apparition au grand jour avec son premier livre écrit en français, et dont le seul titre annonçait, bien davantage qu'une ambition littéraire, la représentation d'un destin sans possibilité de *transfiguration* d'aucune sorte : *Précis de décomposition* (1949). Ce sont les prémices et les effets malheureux de cette décomposition intérieure qu'il convient de saisir.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION À UNE EXISTENCE DÉCOMPOSÉE	7
Chapitre I. AU PAYS DES BARBARES	15
<i>La joie d'une conversion</i>	15
<i>La promesse du pire</i>	19
<i>L'hitlérisme comme « style de vie »</i>	22
<i>Hystérie punk</i>	28
<i>La démocratie, régime des morts-vivants</i>	31
<i>Une vocation organique pour l'excès</i>	36
Chapitre II. DE L'INCONVÉNIENT D'ÊTRE NÉ ROUMAIN	43
<i>Un bâtard en colère</i>	43
<i>Jeté au pays du néant</i>	50
<i>La tentation du monumental</i>	53
<i>La voie du national-messianisme</i>	57
<i>Agresser pour exister</i>	61
<i>Se défaire des origines maudites</i>	67
Chapitre III. L'IMPOSSIBLE TRANSMUTATION	
D'UN PAYS ET D'UN HOMME	71
<i>Une méthode : « la mise sous presse »</i>	71
<i>Révolutionnaire social</i>	76
<i>Une échappée prophétique en mode totalitaire</i>	81
<i>Du pays sans qualités à la fiction messianique</i>	89
<i>Moi, la Roumanie</i>	97
<i>La renonciation</i>	101

Chapitre IV. FACE AU PLUS INSOLENT DES PEUPLES	107
<i>La menace d'êtres à part</i>	107
<i>L'ambivalence d'une admiration</i>	112
<i>Honte et expiation</i>	117
Chapitre V. ÊTRE BARBARE OU NE PAS ÊTRE	123
<i>Décadence et scission</i>	123
<i>Une idole démoniale : la vie</i>	126
<i>La raison, voilà l'ennemie</i>	131
<i>Plaidoyer pour l'obscur</i>	138
<i>À la recherche d'une passion mobilisatrice</i>	145
Chapitre VI. LA VOLONTÉ DE SOUFFRANCE	155
<i>L'Inconsolable</i>	155
<i>Le parti pris du ressentiment</i>	164
<i>Le moi comme cible</i>	168
<i>L'épreuve ontologique discriminatoire : le temps</i>	169
<i>Dépression immunologique</i>	172
<i>Éthique de la démesure</i>	176
<i>Le transfuge linguistique</i>	181
Chapitre VII. ACCABLEMENTS EN SÉRIE	189
<i>Un incrédule obsédé de Dieu</i>	189
<i>Annulation par l'extase</i>	193
<i>Insomnie métaphysique</i>	198
<i>De la négation au pli sceptique</i>	202
<i>Un hérétique de l'existence</i>	207
CONCLUSION D'UNE ERRANCE	
PAR-DELÀ LE BIEN ET LE MAL	213
<i>Paradis perdu</i>	213
<i>Collapsologie avant l'heure</i>	216
NOTES	221
BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE DES ŒUVRES DE CIORAN	243